

Diane Jean, alias Suzie Bastien : elle promène son chien

Raymond Bertin

Numéro 120 (3), 2006

Paroles d'auteurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24409ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2006). Diane Jean, alias Suzie Bastien : elle promène son chien. *Jeu*, (120), 129–132.

Diane Jean, alias Suzie Bastien : elle promène son chien

Le Désir de Gobi de Suzie Bastien, mis en scène par Pierre Bernard (Théâtre de Quat'Sous, 2000).

Sur la photo : Annick Bergeron et Danny Gilmore. Photo :

Marc Montplaisir.

La rumeur arriva au CEAD¹ avec un texte, *le Désir de Gobi* : l'auteure, Suzie Bastien, était invisible, on ne pouvait lui parler, elle n'avait pas le téléphone, juste une adresse. Je devais lui écrire, commenter son texte magnifique, l'interroger sur ses attentes, solliciter une rencontre. Dans sa réponse, elle me remercia de mes généreux commentaires... et ne dit mot sur le rendez-vous demandé. Le mystère dura des mois.

Le Désir de Gobi fut créé en janvier 2000 au Théâtre de Quat'Sous², mis en scène par son directeur sortant, Pierre Bernard, et connut le succès. La pièce fit son chemin³, comme son auteure⁴.

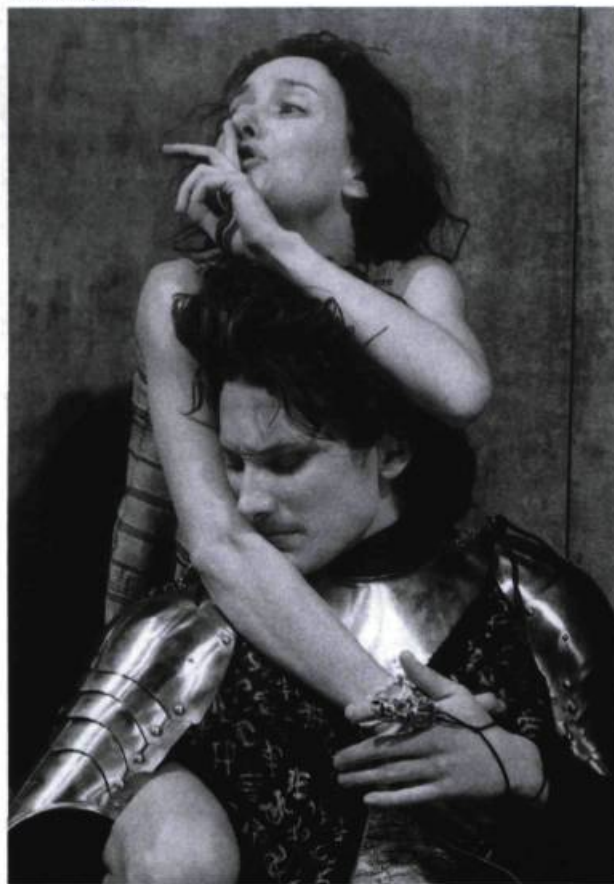
Les années ont passé, le mystère s'est effrité et, aujourd'hui, Diane Jean, alias Suzie Bastien, relate pour nous son parcours d'auteure, depuis le subterfuge.

1. C'était en 1999, j'étais alors responsable du service d'évaluation de textes au CEAD : j'avais pour tâche d'accueillir les nouveaux auteurs, de recommander ou non leur texte en seconde lecture, aux bons soins de la responsable de la dramaturgie.

2. Voir l'article d'Alexandre Lazaridès, « Tant qu'il y aura des thérapeutes », dans *Jeu* 95, 2000.2, p. 22-25. NDLR.

3. *Le Désir de Gobi* a fait l'objet d'une coproduction par le Théâtre du Trillium (Ottawa), le Théâtre du Double Signe (Sherbrooke) et le Théâtre Blanc (Québec), dans une mise en scène de Gill Champagne, en janvier 2004, puis sera montée en septembre 2007 à Bruxelles par Zone Urbaine Théâtre (ZUT), sous la direction de Georges Lini. Le texte a été publié par les éditions LUX (Montréal, 2003).

4. Suzie Bastien, après *le Désir de Gobi*, a écrit *LukaLila*, publié aux éditions Comp'Act (Chambéry, 2002) et créé à Rome en 2005 (par le Teatro Sala Uno ; traduction : Jose Perez, mise en scène : Beatrice Bracco) – qui lui valut le prix 2002 des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre, le prix de la dramaturgie francophone de la SACD 2004 et d'être finaliste au prix des lycéens Sony Labou Tansi 2006 – ; *le Sens ! le Sens ! ; l'Effet Médée*, créé à Québec par le Théâtre Blanc (mars 2005), mis en scène par Marie Gignac ; *Ceux qui l'ont connu ; Après ; l'Enfant revenant* (en cours d'écriture).





L'auteure et son double

Les amateurs de théâtre ont déjà lu ou entendu Diane Jean. Après son baccalauréat en art dramatique à l'UQÀM (1988), elle fonde avec des amis le Théâtre du 100^e Singe, y fait ses premiers pas en écriture. Journaliste pigiste, animatrice à CIBL, elle sera critique de théâtre pour *La Presse*, *Voir* et *Ici*, chroniqueuse à Radio-Canada, recherchiste aux *Choix de Sophie* à Télé-Québec, et publiera un roman, *Comme au ciel* (VLB, 1994), coécrit avec Gaétan Nadeau.

« Je me rends compte que tout ce que j'ai fait, depuis l'âge de 18 ans, est lié au théâtre, dit-elle : je suis entrée à CIBL parce que je voulais des billets gratuits... et j'y suis restée dix ans ! J'avais envie d'écrire ; ce qui fut déterminant, c'est l'état dans lequel je me sentais, chaque année, à la Semaine de la dramaturgie. Avec CIBL, on était sur place non-stop, je recevais tous les auteurs en entrevue, j'assistais aux lectures et je souffrais de ne pas faire partie du monde des auteurs, que j'idéalisais follement. (*Rires.*) »

D'où est venue l'idée du pseudonyme ? « J'envoyais mon texte à une seule personne, avoue-t-elle : Pierre Bernard, que je connaissais grâce à CIBL, et je ne voulais pas, s'il ne l'aimait pas, qu'il soit gêné de le dire. Je me suis dit : si je l'envoie sous un nom

L'Effet Médée de Suzie Bastien, mis en scène par Marie Gignac (Théâtre Blanc, 2005). Sur la photo : Christian Michaud et Linda Laplante.
Photo : Louise Leblanc.

Arrivez-vous à vivre de votre plume ?

Suzie Bastien – Oui j’y arrive... avec 15 000 \$ par année. Les résidences aident beaucoup. *Est-il plus facile de se faire publier que monter dans un théâtre ?*

S. B. – Les deux sont aussi difficiles. En France, c’est plus important d’être publié si l’on veut être monté. L’auteur de théâtre est un écrivain, le texte dramatique fait partie du corpus littéraire. Au Québec, c’est le contraire : l’auteur est un maillon de la chaîne. Le théâtre est un art de la scène, le texte une matière scénique, et je m’inscris tout à fait dans ça. *La complicité d’un metteur en scène permet-elle à un auteur de se révéler ?*

S. B. – Oui, j’attends toujours le désir du metteur en scène pour mon texte.

Mettre en scène vos propres textes, est-ce une solution que vous envisagez ?

S. B. – Non, pas du tout. J’envie ceux qui le font, ils sont autonomes.

Pouvez-vous résumer en deux phrases ce qui vous pousse à écrire pour le théâtre ?

S. B. – J’écris pour soulager mon cœur. J’écris du théâtre parce que le dialogue me convient. *Considérez-vous que votre écriture théâtrale obéit à une esthétique particulière ?*

S. B. – Les Français disent que c’est très nord-américain, les Québécois, que c’est très français...

Dans quelle filiation, lignée ou tradition avez-vous le sentiment de vous inscrire ?

S. B. – J’aimerais concilier Dubois et Chaurette, un jet très organique et une écriture très travaillée. Daniel Danis réussit à faire ça.

En cours d’écriture, avez-vous reçu les services d’un conseiller dramaturgique ? Qu’en avez-vous retiré ?

S. B. – Pour le *Désir de Gobi*, j’ai travaillé avec André Ducharme. Gill Champagne a été conseiller dramaturgique pour *Ceux qui l’ont connu*. J’ai de moins en moins peur qu’on s’immisce dans mon travail en cours d’écriture, je me sens moins menacée.

Comment un auteur, son œuvre, peut-il trouver son public dans le contexte actuel ?

S. B. – En prenant un pseudonyme... (Rires.)

d’emprunt, il ne saura jamais que c’est moi, il ne sait même pas que j’écris. Il enverra la lettre de refus à Suzie Bastien, j’avais donné l’adresse d’un ami... ça me libérait de tout inconfort et lui aussi. Je voulais me prémunir contre un refus, mais il est tombé follement amoureux du texte ! Il m’a écrit un billet. C’est une histoire à la Walt Disney ! J’avais envoyé le texte le 8 mars. Le jour de mon anniversaire, le 23, nous avons un souper, mon ami arrive avec la lettre que Pierre est venu porter le matin même ; il a attendu devant la porte parce qu’il voulait voir Suzie Bastien. Et il ne l’a pas vue. Ce mot disait à peu près ceci : « Je veux vous rencontrer, il faut absolument que je vous parle du *Désir de Gobi*, contactez-moi. » J’étais tellement énervée, j’ai dit à une amie : tu vas faire Suzie, tu vas aller le rencontrer, mais personne n’a voulu assumer cette responsabilité... »

Quelques jours d’angoisse plus tard, Diane a rendez-vous avec Pierre : « Il me dit : “Je t’écoute.” Je dis : “Pierre, je ne sais pas comment te dire ça.” Il fait : “Oui ?” Je dis : “Je vais te montrer quelque chose et tu vas comprendre.” Je sors le billet qu’il m’a écrit, le lui montre. Et là, il faut voir la tête de Pierre ! Il me regarde : “Je comprends pas.” Deux secondes, il fait : “C’est toi ?” Je dis : “Oui.” Et là il part ! Pierre peut être très exalté ; il se lève : “Mais ça fait trois jours que j’essaie de la rejoindre, que j’en parle à tout le monde !” Et j’ai l’impression, en l’écouter, que j’ai écrit la pièce ultime que le peuple québécois attendait ! J’ai envers lui une très grande reconnaissance. »

La voix de Suzie

Diane Jean décide de garder son nom de plume. « À voir sa réaction, j’ai pensé : peut-être que c’est intéressant, une totale inconnue qui écrit. C’était un jeu. Avec le recul, je pense que je n’assumais pas beaucoup le fait d’écrire. C’était comme si c’était une autre personne que moi : mon écriture n’était pas la même, ma voix était différente quand je parlais au nom de Suzie. C’était très étrange... une façon d’accepter. Je ne viens pas d’un milieu où l’écriture était valorisée. C’était trop gros pour moi. »

La suite lui donne raison. Après la création du *Désir de Gobi* – dont l’équipe, à part Bernard et Maryse Warda, n’ont rien su de l’identité de l’auteure –, Suzie Bastien est accueillie en France où *LukaLila* fait l’objet de plusieurs mises en lecture et en espace, et remporte des prix. « Les mises en espace sont une façon de ne pas monter une pièce : elle est presque montée, mais ils ne la monteront jamais ! s’insurge-t-elle. Ils ont plus de moyens techniques pour une mise en espace qu’on en a pour

une production ici, au Québec. Ils n'ont que dix heures pour travailler la lecture, les déplacements, mais paradoxalement, il y a de gros décors, des costumes, des bébelles, ça n'a pas de sens! »

Par un étonnant hasard, ce hasard qui fait les carrières d'auteur – le texte publié s'étant retrouvé entre les mains d'un traducteur qui s'en éprit –, *LukaLila* est créée à Rome au printemps 2005, deux jours après la mort du pape, qui capte toute l'attention du monde... quasi simultanément à la création, au Périscope, de *l'Effet Médée*, grâce à l'intérêt soutenu de Gill Champagne, qui avait mis en scène *le Désir de Gobi* en 2004. Pendant ce temps, à Montréal, rien, hormis des lectures à la Semaine de la dramaturgie.

Apprendre à travailler

« J'ai l'impression que j'ai eu ma chance, et que c'est passé. Les metteurs en scène cherchent tous le nouvel auteur, jamais monté, qu'ils ont trouvé dans le fossé et qu'ils vont sauver. Ou ils montent le plus *hot* en ville, celui qui crée l'explosion dans tous les théâtres! » lance l'auteure, qui remet en question la formule des lectures publiques, si peu fréquentées par les décideurs: « Ces lectures ne m'aident pas à retravailler ma pièce. Une lecture en circuit fermé avec des comédiens, ça oui! Ou un atelier dramaturgique d'une semaine comme celui qu'on a fait sur *Ceux qui l'ont connu* au Trident en 2004. C'est plus profitable qu'une lecture publique, où on est sur le mode de la représentation, ce qui biaise la perception. »

Cette dernière pièce fut peaufinée à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, la crème des résidences: « C'est le seul lieu, aussi grand, voué à l'écriture dramatique. On y est très bien reçu, c'est un euphémisme: on est les stars de la place! On n'a pas l'air d'une paresseuse qui traîne à longueur de journées... "Oui, mais à part ça, qu'est-ce que tu fais?" C'est le lieu et le moment où j'ai le plus appris à retravailler un texte, à réfléchir, à travailler les dialogues, à lire devant les autres, à structurer une pièce. J'ai appris aussi qu'il faut diffuser son écriture, se développer un réseau. Si je ne le fais pas, je n'aurai pas d'argent. »

Suzie, pour qui l'écriture est devenue un travail, ne désarme pas. Diane, quand on lui demande ce qu'elle fait de bon, répond avec ironie: « Je promène mon chien. » j

L'Effet Médée de Suzie Bastien, mis en scène par Marie Gignac (Théâtre Blanc, 2005). Sur la photo: Linda Laplante. Photo: Louise Leblanc.

